

L'esclavage colonial : poncifs et postures à dépasser

Longtemps présentée comme une société « comme les autres », la société ségrégationniste de l'époque coloniale manque encore, en France, d'étude qui en définisse la spécificité et les conditions d'existence. La violence qui soutient ce type de société semble se prolonger dans la tension ou le malaise des chercheurs actuels. Comment parler avec un ton juste et scientifique d'une société basée sur l'utilisation d'humains traités comme des biens meubles ?

62

Débat

Danielle Bégot

est Professeur à l'Université des Antilles et de la Guyane. Ses recherches portent sur le patrimoine dans les Antilles françaises, plus spécifiquement sur le patrimoine bâti (architecture créole, « habitations » monuments historiques), sur l'identité dans les mondes créoles antillais et sur l'iconographie antillaise, du xvii^e au xx^e siècle. Parmi ses dernières publications : « Les Antilles et le Guide des colonies françaises de 1931 » in *La Caraïbe et son histoire : ses contacts avec le monde extérieur*, L. Abénon et N. Fejic (dir.), Ibis rouge, Fort-de-France, 2001, p. 145-163 ; avec L. Abénon, M. Bégot, M. Burac, A. Calmont, Th. Hartog, *Relire l'histoire et la géographie de l'espace caribéen*, Hachette, Paris, 2001 ; avec L. Abénon et J.-P. Sainton, *Construire l'histoire antillaise*, Éditions du CTHS, Paris, 2002 ; « La peinture historique aux Antilles françaises » in *Façonner le passé*, J. L. Bonniol et M. Crivello (dir.), Presses de l'université de Provence, 2004, p. 241 – 262 ; *La Plantation coloniale esclavagiste, xvii^e-xix^e siècles, 127^e congrès national des sociétés historiques et scientifiques Nancy-2002*, CTHS, Paris, 2008, 345 p.

Françoise Vergès

est Professeur de sciences politiques à l'université de Londres, directrice culturelle de la Maison des Civilisations et de l'Unité réunionnaise (CMUR) et présidente du comité pour la mémoire de l'esclavage. Parmi ses dernières publications : *Abolir l'esclavage : une utopie coloniale. Les Ambiguïtés d'une politique humanitaire*, Albin Michel, Paris, 2001 ; *La mémoire enchaînée, questions sur l'esclavage*, Albin-Michel, Paris, 2006.



Danielle Bégot La société antillaise de l'ancien régime s'est bâtie et a fonctionné pendant des siècles sur un mode de ségrégation basé sur le marqueur visible de la couleur de peau. Le critère de couleur n'existe pas à d'autres moments où l'Europe a pratiqué l'esclavage, pendant la proto-histoire et l'Antiquité. Cet aspect « racial » mis en avant dans les études américaines, hollandaises, portugaises semble être une des difficultés françaises d'aborder la période esclavagiste moderne.

Françoise Vergès La question de l'esclavage est de toute façon particulièrement « rare » dans la recherche française. Aux Etats-Unis, les questions sur la théorie politique de la liberté et sur les discours abolitionnistes sont au contraire des études fondamentales qui se sont développées parallèlement à un important mouvement littéraire sur l'esclavage. Les études françaises sur l'esclavagisme, elles, restent très marquées par le discours abolitionniste ou par le discours marxiste. Or l'un comme l'autre oblitèrent le poids du culturel et la notion de race, et la vie même des esclaves pendant quatre siècles.

DB Il a trente-cinq ans, quand je suis arrivée à la Guadeloupe, ce qui prédominait c'était assurément l'idée de classes. Les partis communistes étaient très importants et le grand moment de la vie sociale de la Guadeloupe et de la Martinique, c'était la coupe de la canne. Autour de l'usine à sucre se créait le lien que donnait l'appartenance à une classe. Il y avait les travailleurs et les exploités, même si chacun vivait avec ses propres références. Aujourd'hui, on est passé à une « racialisation » très forte de la société et une accentuation des clivages basés sur l'origine, réelle ou fantasmée.

FV L'ambivalence du discours abolitionniste français, les efforts pour le présenter comme une doctrine humanitaire, la façon dont la lutte des esclaves a été gommée, tout cela aboutit aux difficultés des populations actuelles de ces anciennes colonies et au blocage de la recherche. On reste dans des positions morales ou économistes, on célèbre un certain humanisme européen et on passe à côté de la question fondamentale selon moi de la façon dont des êtres humains « s'habituent » à l'exploitation, qu'ils soient esclaves ou maîtres, d'ailleurs. Car enfin, il s'agit de comprendre comment ce type de société a pu se créer, susciter de l'adhésion, se construire et perdurer ; comment on a fabriqué de l'humain jetable.

DB Je suis frappée par le fait qu'il n'y a pas de ton libre quand on aborde ce sujet. La crainte

d'être mal perçue aboutit à une surcharge d'autocensure. Ne reste-t-on pas aussi dans des positions moralisantes à cause de la difficulté à trouver les mots « justes » ? Ma génération a été élevée dans l'idée que le mot *nègre* était une injure. Or, à présent, ce terme est repris et revendiqué par certaines personnes de couleur comme étant celui qui les qualifie le mieux. Étant expert Unesco pour l'architecture dans la région caraïbe, je suis frappée par les difficultés que nous avons sur l'utilisation de termes comme *mulâtre*, *yellow*, etc. systématiquement contestés par certains collègues des îles anglophones, disant c'est un « vocabulaire de blanc ». On suit ce malaise dans l'évolution des termes en anglais : de *black american* à *afro-american*, puis *african-american*. En français, on cherche aussi les termes convenables, soi-disant neutres : la locution « dite de... » (la population dite de couleur) ; la traduction d'*enslave* (enchaîné) par captif, pour décrire cet état transitoire de l'état libre à l'état servile, car bien sûr, ces gens ne sont pas nés esclaves en Afrique !

FV Le ton juste aujourd'hui ce serait, selon moi, d'aborder l'esclavage colonial comme un des longs moments importants de l'histoire de l'humanité. Cela se ferait plus facilement si l'État français sortait de sa négligence, de son irresponsabilité même, notamment en matière de patrimoine. Car, en tout cas à la Réunion, tout disparaît dans l'indifférence totale des pouvoirs publics. Il est incompréhensible qu'un lieu comme le Lazaret, par exemple, ne soit pas protégé ! C'est l'endroit où les nouveaux arrivés étaient mis en quarantaine, les engagés, d'un côté - indiens, mozambicains, chinois... - les Blancs, de l'autre, le long de la rive dans une série de bâtiments de pierre gardés par des soldats. C'était là que vivaient aussi de nombreuses prostituées. Cet endroit a été ravagé dans les années 1920-30 puis 1960 par la construction du chemin de fer puis d'une route, chose courante. Ce qui l'est moins c'est qu'aujourd'hui cela continue ! Les bâtiments servent de hangars, de parking ou sont démantelés de façon sauvage pour rebâtir des maisons ou des murets ; la végétation très particulière, souvent exogène, a été arrachée... L'histoire de cette île est détruite.

DB Moi qui viens de Provence, région où l'histoire est quelque chose d'évident puisque l'on ne peut faire un pas sans tomber sur la matérialisation du passé, j'ai eu aussi cette impression étrange en arrivant aux Antilles de ne pas pouvoir voir le passé de ces îles. C'était plutôt les études de géographie qui faisaient



C'est surtout par les études sur les cimetières antillais que l'archéologie a montré son apport fondamental à la connaissance d'une société basée sur la ségrégation.

Danielle Bégot

« vivre » le pays, notamment au travers d'une thèse passionnante, celle de Guy Lasserre sur la Guadeloupe¹. Pour accéder à l'histoire des Antilles, il fallait trouver des chemins, comme l'ont fait les sociétés d'histoire de Martinique et de Guadeloupe à partir des années 1960, époque où les archives d'outre-mer étaient en cours de formation. Les seuls éléments surgis du passé étaient les moulins à sucre, mais ce type de bâti n'était pas alors jugé digne d'étude. Et quand ils l'ont été, c'est uniquement pour leur intérêt industriel, technologique

FV Tout à fait ! Le musée Stella Matuchina à la Réunion, consacré à la production sucrière, n'est qu'une exposition de machines. Toute vie a disparu : le bruit, l'odeur, la saleté, la tension sociale entre l'ingénieur, l'ouvrier et le paysan, la fatigue. Même pour les plantations, c'est toujours celle d'*Autant en emporte le Vent* qui reste l'image de référence. Tout ça reste vague, limité, caricatural.

DB Les habitations étaient également réduites à des objets économiques. Et si nous avons lancé avec ma collègue Mireille Mousnier une étude sur le monde de l'habitation dans les années 1980, c'était justement, en faisant de ces lieux des lieux de patrimoine, des lieux qui appartiennent à l'histoire et à la vie de tous. Car s'il est important pour les populations actuelles, après un fort déni, de renouer avec leur origine africaine, indienne etc., elles ont quand même un passé commun, un patrimoine commun.

FV Et c'est bien le rôle de l'État de protéger la richesse et la complexité inouïes de ces héritages.

DB Nous avons alors constaté à quel point les archéologues apportent des éléments intéressants, tout particulièrement en ce qui concerne la façon dont la ségrégation se vivait d'un côté comme de l'autre, dans les lieux de vie, de travail, de dévotion, de mort... Bien que les services de l'état aux Antilles et en Guyane portent un intérêt croissant aux vestiges matériels de l'esclavage, ils sont très loin de ce qui se pratique par exemple à la Jamaïque, où l'étude des vestiges serviles et de ceux du marronnage n'a rien d'une épreuve de force ou d'une exception !

FV Oui, l'aspect matériel que donne l'archéologie permet d'aller au-delà des poncifs. En montrant des aspects vie quotidienne des esclaves, on sort de la seule image du fouet, des chaînes etc. On a d'autant plus besoin des apports de l'archéologie, que face aux milliers de témoignages directs recueillis aux Etats-Unis, les historiens français n'ont comme fenêtres sur

la vie quotidienne que des procès-verbaux. Or ce qui s'est passé pendant cette période de l'esclavage colonial est d'un intérêt capital d'un point de vue anthropologique, social, linguistique, culturel ! À la Réunion, en plus des colons européens et des esclaves (malgaches, mozambicains etc.), il y avait les engagés indiens (hindous ou musulmans) et chinois. Et tout ce monde dans des proportions frisant quasi le millier d'hommes pour quelques dizaines de femmes ! Comment se négociait le partage des espaces, la cohabitation de rites musulmans, bouddhistes et hindous ? Comment se gérait la sexualité ? Et la violence, celle des punitions et celle qu'entraînent ces conditions de vie ? Il reste encore tant à découvrir et à comprendre sur l'application de cette ségrégation et le développement des échappatoires à celle-ci.

DB C'est la question fondamentale. La ségrégation perdue par les moyens coercitifs certes, mais aussi parce qu'existent des soupapes d'ordre divers. Et là encore, c'est l'archéologie qui commence à permettre de faire la part entre ce qui est prescrit dans la code noir de 1685, conseillé dans les guides de planteurs - manuels d'agriculture qui traitent fort peu de pratiques culturelles et fondamentalement de la gestion des esclaves - et vécu dans la société de l'habitation, selon le terme redéfini par Jacques Petitjean-Roget². Les résultats de l'archéologie sont très enrichissants, notamment en ce qui concerne les cimetières coloniaux³ et il est vraiment dommage que les historiens tardent à s'y intéresser.

FV Car l'histoire, avec le droit, était la discipline coloniale la plus importante, et elle l'est restée. Le problème est le manque de réflexion actuelle sur la manière dont a été écrite l'histoire des colonies. Il n'y a pas d'anthropologie suffisante qui mettrait en cause fortement la manière d'écrire cette histoire, et celle dont l'histoire influence tous les champs de recherche. La recherche française reste bloquée par l'absence d'une réelle transdisciplinarité. Pour appréhender ce phénomène particulier de ségrégation, il faudrait que se développent les recherches en anthropologie et en archéologie et que les historiens se remettent en cause au contact de ces nouveaux éléments. Et puis manque aussi un investissement artistique. La littérature, la photo, le cinéma, l'art en général, aident à considérer les événements sous d'autres angles, à sortir du dogmatisme.

1. Université de Bordeaux II, publiée en 1961.

2. Petitjean-Roget Jacques, 1980, *La société d'habitation à la Martinique. Un demi-siècle de formation. 1635-1685*, Atelier de reproduction des thèses, Université de Lille III.

3. Cf article p. 46



**Les sociétés ségrégationnistes
créent de l'inattendu
où se mêlent résistance,
emprunts, affirmation,
marginalisation... autant
de réactions diverses
à une extrême brutalité...**

Françoise Vergès